
NOTES

POUR SERVIR

A

L'HISTOIRE DE L'INSURRECTION

DANS LE SUD

DE LA PROVINCE D'ALGER

EN 1864

(Suite. — Voir les nos 117, 118, 119-120, 121, 122, 123 et 124)

Les forces de l'assiégeant sont encore augmentées dans les premiers jours de décembre par l'arrivée à son camp de 150 réguliers et de 3,000 Arabes des tribus, tant fantassins que cavaliers. Malgré cet accroissement de forces, les assaillants deviennent timides; ce n'est plus que la nuit et embusqués derrière les arbres des jardins qu'ils tentent leurs attaques. Tedjini est partout et montre une activité qui paraît n'être ni dans ses goûts, ni dans ses aptitudes; sa surveillance ne se laisse pas endormir; il la recommande aux défenseurs du ksar qu'il encourage et qu'il exalte. Un jour, l'Émir, avec sa brillante témérité et ce remarquable mépris du danger dont il a donné tant de preuves déjà, s'exposait dans les jardins aux coups des assiégés qui garnissaient les remparts; Tedjini, que tant d'audace exaspère, saisit frémissant un fusil, et envoie à l'Émir une balle qui coupe les rênes de la bride de son cheval.

Mais les munitions commencent à s'épuiser dans le ksar ; un convoi de poudre, venant du Mzab, avait déjà été saisi par les goums de l'Émir, et il devenait urgent de réapprovisionner la défense. Tedjini réussit pourtant à faire entrer dans son ksar six charges de salpêtre provenant des Beni-Isguen.

La situation de l'Émir n'est plus tolérable, et rien ne permet d'en prévoir la fin ; il se décide à réunir ses khalifas et ses aghas en conseil de guerre pour les consulter et leur demander leur avis sur la suite à donner aux opérations. « Je suis venu, leur dit-il, avec l'intention de détruire ce ksar et de réduire son marabout à implorer mon pardon. Me retirer sans avoir obtenu cette satisfaction, c'est m'exposer au mépris de mes tribus ; c'est compromettre ma réputation. »

El-Hadj Mousthafa, son frère, lui propose de simuler l'abandon du siège en se portant à deux milles de la place ; on permet ainsi la sortie du ksar à ceux de ses défenseurs qu'a refroidis la longueur du siège. Revenant ensuite sur ses pas, l'Émir doit alors avoir bon marché de la place réduite aux seules ressources de sa population.

L'Émir rejette ce moyen ; il craint que son mouvement de retraite ne soit considéré comme une fuite. L'ennemi peut d'ailleurs profiter de cette levée de l'investissement pour introduire, au contraire, de nouveaux défenseurs dans le ksar.

El-Hadj Mousthafa revient encore à cette éternelle demande d'une entrevue avec le chikh d'Aïn-Madhi, tentative qui, jusqu'alors, avait si peu réussi à l'Émir. Mais Abd-el-Kader croit à l'éloquence persuasive de son frère ; peut-être, cette fois, en jurant bien fort que le chikh n'aura absolument rien à craindre, qu'on répond de lui devant le Très-Haut, peut-être, disons-nous, que Tedjini, qui pourtant connaît la valeur des protestations de son ennemi, consentira à sortir tant soit peu de son ksar. El-Hadj Mousthafa lui demande d'ailleurs un entretien pour faire tomber toute défiance. Par exemple, ajoute le frère de l'Émir, si Tedjini persévère dans son refus, l'arrêt prononcé contre lui ne peut tarder à l'atteindre.

Tedjini, à qui les tendresses d'El-Hadj Mousthafa ne paraissent pas avoir rendu la confiance, répond à la proposition de ce négo-

ciateur : « Moi, me rendre auprès de vous ! Je n'aurai jamais, s'il plaît à Dieu, à me reprocher une pareille imprudence ! Demandez-moi la *lezma*, ma soumission ; je vous accorde tout cela ; mais quant à sortir de mon ksar, Dieu ne m'a pas aveuglé à ce point de me faire commettre une semblable sottise ! »

Comme tous les négociateurs qui échouent, El-Hadj Mousthafa, blessé dans son amour-propre de diplomate, conseille à l'Émir de mettre tout à feu et à sang. Mais c'était précisément là qu'était la difficulté ; néanmoins, on fera ce qu'on pourra pour approcher au plus près de ce résultat.

Accablé sous le poids de ses insuccès l'Émir, charge son frère de diriger l'attaque nouvelle qu'il médite : il espère qu'il y sera plus heureux que dans ses négociations. Depuis quelques jours, Abd-el-Kader a augmenté sa première batterie de trois pièces de campagne et de deux mortiers pris dans ses arsenaux de Tekdimt et de Tlemsen. Ces pièces, bien approvisionnées, sont dirigées par Ben-Kousksou, artilleur de grande réputation dans les armées de l'Émir. Les assiégeants attendent de cette artillerie les plus foudroyants effets : c'est le « *Sésame, ouvre-toi !* » des *Mille-et-une-Nuits*, et ils se partagent déjà — en imagination — les immenses trésors que la chute infaillible du ksar va faire tomber entre leurs mains.

Tout est préparé ; le soleil n'est pas levé que les artilleurs sont à leurs pièces ; Ben-Kousksou, rayonnant, donne ses dernières instructions. A son signal, la canonnade commence. Jamais le Sahara n'a retenti d'un pareil tintamarre. Les sifflements des boulets, les explosions des projectiles creux, tous ces bruits sinistres de la guerre jettent la terreur parmi les assiégés : c'est le jour du jugement dernier avec ses éclats, ses ébranlements, ses nuages de fumée mêlés aux décombres poudreux d'un monde qui finit. Cette effrayante canonnade se continue persistante, implacable, jusqu'au coucher du soleil, puis tout se tait ; la fumée se dissipe, et les artilleurs de Ben-Kousksou remarquent avec stupeur que le ksar est encore insolemment debout : sa muraille en était quitte pour un éboulement insignifiant et l'érosion de sa crête. Il n'y avait pas à se le dissimuler ; c'était un échec pour Ben-Kousksou.

Quand, à la nuit, les assiégés virent que les dégâts produits par l'artillerie de l'Émir étaient si peu en rapport avec le bruit dont elle les avait assourdis pendant tout le jour, ils reprirent courage et espoir. Sous l'impulsion de leur marabout, qui se multipliait, hommes, femmes, enfants se mettent à l'œuvre : on répare les brèches, on consolide les murs d'enceinte, on crenèle les maisons. Le matin, El-Hadj Mousthafa remarquait furieux que la muraille attaquée était plus forte que la veille. Il renforce alors sa batterie de trois autres pièces, et la canonnade recommence, mais avec le même succès que la veille. Par l'effet de la mauvaise direction du tir, les projectiles vont s'enfoncer au pied de la muraille, ou passent par-dessus la place. En présence de ces résultats négatifs, l'Émir, consterné, fait cesser le feu, et ses inhabiles artilleurs rentrent honteux dans leur camp. Le siège se transforme de nouveau en blocus.

Les assiégeants restèrent inactifs pendant tout le mois de Ramdhan (novembre — décembre).

Il fallait cependant en finir. L'Émir, qui n'avait pas renoncé à réduire son ennemi, était, il faut le dire, fort embarrassé sur l'emploi des moyens qui pouvaient amener ce résultat. On lui vanta un jour l'habileté dans les choses de la guerre de Sid Mohammed-ben-Nouna, ancien kaïd de Tlemsen : c'était l'homme qu'il lui fallait, lui disait-on, pour amener la prompte réduction du ksar, et la fin d'une situation qui s'aggravait de jour en jour. L'Émir, qui s'accrochait alors à toutes les planches de salut, ordonna à Ben-Nouna de se rendre sans retard auprès de lui. Ben-Nouna ne se fit pas attendre. Invité à donner son avis sur le moyen le plus prompt de réduire le ksar, l'ancien kaïd de Tlemsen proposa le plan suivant : douze colonnes, fortes chacune de cent fantassins réguliers, tenteront une attaque simultanée pendant que l'artillerie inondera de projectiles les défenseurs du ksar. Ben-Nouna se réserve la direction générale de cette attaque. Ce plan est accepté par l'Émir, qui prend immédiatement les dispositions nécessaires pour agir dès le lendemain. Les colonnes vont prendre leur position d'attaque avant le jour. Au signal donné par Ben-Nouna, les 1,200 réguliers se précipitent au pied des murailles ; l'artillerie lance en même temps sur le

ksar une pluie de projectiles qui tient les assiégés éloignés des remparts ; les murs sont sapés, les portes sont pétardées, les échelles sont dressées sans que les défenseurs du ksar aient pu s'y opposer ; les murailles sont escaladées avec beaucoup d'ardeur ; déjà les assaillants ont pu s'établir dans les premières maisons. La victoire — cela n'est pas douteux — appartient aux assiégeants ; l'Émir voit avec une indicible joie les capotes brun-marron de ses réguliers couronner les remparts ; la fortune va lui livrer enfin cet orgueilleux marabout qui n'a point voulu venir saluer son seigneur dans sa tente. Mais tout-à-coup chacune des maisons du ksar s'éclaire de mille feux ; la défense, qui jusqu'alors s'était tue, s'anime et vomit la mort sur les assaillants ; les remparts s'encombrent de cadavres ; les réguliers, que cet accueil a surpris, tourbillonnent entassés sans pouvoir faire usage de leurs armes ; la position n'est pas tenable ; ils cherchent à regagner leurs échelles ; mais elles sont chargées, embarrassées de soldats qui montent. Il y a là encombrement, désordre dont profitent habilement les assiégés ; pas une balle ne tombe à terre. Enfin, les murailles sont balayées, déblayées des vivants et de ces ardents fantassins de l'Émir, qui, tout-à-l'heure, chantaient victoire ; Aïn-Mahdi n'a gardé que les morts.

Abd-el-Kader fit de grandes pertes dans cette affaire qui paraissait reculer encore la solution. Les défenseurs d'Aïn-Madhi n'avaient pas perdu un seul homme.

Cette défaite jeta le découragement dans l'âme de l'Émir ; pendant huit jours, il ne voulut voir personne. Ses affaires prenaient décidément une mauvaise tournure, et il paraissait difficile de les relever. La mésintelligence, cette fille de l'insuccès, se mit parmi ses lieutenants ; le dégoût la suivit de près ; la discorde était dans son camp, aussi bien parmi les chefs que parmi les soldats ; à l'extérieur, les Arbaâ khoddam de Tedjini pillent les convois et compromettent ses approvisionnements. Enfin, à bout de ressources, il fait un second appel à Mohammed-ben-Nouna, qui lui propose d'essayer l'emploi de la mine. Son plan est le suivant : chacune des douze colonnes creusera une mine devant elle ; 50 hommes par colonne seront employés à ce travail ; ils seront relevés la nuit par un pareil nombre de

travailleurs. Le secret de cette opération est imposé aux troupes sous peine de mort.

Mais Tedjini, nous l'avons dit plus haut, ne restait pas inactif ; il veillait ; toutes les nuits, des rondes sillonnaient les remparts. Tedjini s'assurait souvent par lui-même de la vigilance des défenseurs du ksar ; il les exhortait, les encourageait à faire leur devoir. Ce silence, cette inaction apparente des assiégeants devait, d'après lui, cacher quelque projet ; il engageait ses gens à redoubler de surveillance pour déjouer leurs tentatives,

Une nuit, l'attention d'une patrouille est éveillée par un bruit souterrain qui résonne sourdement sous ses pieds. Tedjini en est immédiatement averti ; mais, peu familiarisé avec les travaux des sièges, il lui est impossible de déterminer la cause du phénomène qui lui était signalé. Pendant trois nuits, cet ébranlement souterrain se reproduit avec une intensité qui va en augmentant et semble se rapprocher. Il y a là un mystère qu'il devient urgent de pénétrer. Tedjini ordonne à un homme intelligent de se glisser dans le camp d'Abd-el-Kader, de se mêler aux Arabes, et de chercher à découvrir la cause de ce bruit inquiétant. L'espion remplit heureusement sa périlleuse mission, et vient apprendre à Tedjini que l'ennemi mine son ksar. Par fortune, le chikh d'Aïñ-Madhi a précisément auprès de lui un Figuigui (1) très-expert, comme tous les gens de Figuig, dans l'art du mineur ; il éclaire Tedjini sur la situation, et lui propose de répondre à l'ennemi par l'établissement de six contre-mines.

Les Madhiens se mettent aussitôt à l'œuvre : ils emploient, pour savoir où diriger leurs contre-mines, un moyen pratique qui consiste à placer sur le sol, et l'un contre l'autre, des vases en cuivre vides dont les chocs et les vibrations leur donnent les indications dont ils ont besoin. Les mines de l'ennemi sont éventées et ses mineurs sont délogés. L'Émir furieux se rue sur les assiégés, qui s'étaient emparés des travaux des assiégeants ; les premiers font bonne contenance et tuent quinze hommes aux réguliers.

(1) Les gens de Figuig (ville de la frontière marocaine) passent pour être d'excellents maçons et d'habiles mineurs.

Bien qu'il n'eût pas été entamé, Tedjini sentait pourtant que l'Émir, aussi opiniâtre que lui, ne lèverait pas son camp avant d'avoir obtenu tout au moins un semblant de satisfaction ; l'honneur, la considération, la réputation d'Abd-el-Kader étaient attachés aux murailles de cette bicoque ; il fallait qu'il y entrât, sous peine de perdre à tout jamais son influence dans le Sud, et de devenir un objet de mépris pour ses tribus du Tell. De son côté, Tedjini, avec les 400 combattants qu'il comptait encore, ne pouvait espérer débloquer son ksar ; ses ressources extérieures étaient insignifiantes ; bonnes tout au plus à inquiéter les convois de l'Émir ; elles n'avaient jamais songé à aller s'attaquer à une armée qui comptait 8 à 10,000 hommes de troupes aguerries. Tedjini comprenait donc qu'il succomberait tôt ou tard ; il était las aussi, lui homme de paix et de prière, de cette existence agitée, active, de cette surexcitation si antipathique aux obèses, et il aspirait à une vie plus calme, plus placide, plus conforme à ses goûts. Dans cette disposition d'esprit, il est clair que les concessions devaient lui être moins pénibles ; son orgueil, sa dignité, si on l'aime mieux, s'était détendue, et il consentait à faire les premiers pas dans la voie des négociations. Il envoie donc un *miâad* et des présents au sultan. C'est Rianben-El-Mecheïri, l'homme dans lequel il a mis toute sa confiance, qui conduit la députation ; c'est lui que Tedjini a chargé de traiter avec l'Émir de la reddition de la place.

Abd-el-Kader est bien plus pressé encore d'en finir que Tedjini ; il a reçu de mauvaises nouvelles du Tell, et sa présence y est indispensable ; il faut donc se hâter. L'Émir se contentera de la présence dans sa tente du fils de Tedjini. Le chikh d'Aïn-Madhi consent à le lui envoyer, mais avec cette réserve expresse qu'Abd-el-Kader lui promettra de le lui rendre aussitôt et de lui accorder l'aman. « Autrement, ajoute-t-il, je suis décidé à me défendre tant que Dieu m'en donnera la force. » L'Émir, qui n'a pas de temps à perdre, accède à toutes les exigences du chikh.

Tedjini ordonne à son fils de se rendre auprès de l'Émir ; dix-huit des notables du ksar, avec des présents pour le sultan, accompagnent le fils de leur vénéré chikh. Mais il s'est opéré un

changement dans l'esprit d'Abd-el-Kader ; car lorsque le jeune Tedjini paraît en sa présence, le maître l'accueille avec un front sévère, et dit irrité aux députés d'Aïn-Madhi : « Ce n'est point son fils, mais bien Tedjini lui-même que je veux dans ma tente ! Que m'importent ses présents ! Je puis lui en donner, s'il en désire, de plus riches que tous ceux qu'il pourrait m'offrir. »

Le khalifa de l'Émir ne paraissait cependant pas professer au même degré que son seigneur le mépris des présents (1) ; car il s'empressait d'en prendre possession et de les classer selon leur nature ; il faisait ensuite dresser une tente au jeune otage auprès de celle du sultan.

L'irritation, feinte ou réelle, de l'Émir ne s'était pas calmée ; il affectait de ne pas adresser la parole au fils de Tedjini, et ce jeune otage commençait à trouver cette situation médiocrement rassurante. Les notables qui l'avaient accompagné s'inquiètent de ce silence de l'Émir et lui en demandent respectueusement la cause. Abd-el-Kader n'est plus ce maître à la parole sévère qui les a reçus si durement ; il paraît en proie aujourd'hui à un sentiment de tristesse que les députés regardent comme de bon augure et qu'ils interprètent favorablement. « Puis-je me retirer, leur dit l'Émir, sans avoir obtenu la présence de Tedjini ? Que dirait-on dans le Tell ? Qu'il m'a vaincu. . . . Retirez-vous, si vous le voulez ; vous êtes libres ; mais jamais je ne me dessaisirai du fils de Tedjini avant que son père n'ait souscrit à mes conditions. »

— « Nous ne pouvons retourner vers Sidi Mohammed sans lui ramener son fils. »

— « Eh bien ! leur dit l'Émir après avoir paru réfléchir un instant, écoutez mes conditions. Tedjini me laissera pénétrer dans son ksar ; j'y entrerai par une porte et en sortirai par l'autre. Je ne veux pas qu'on puisse dire que j'ai échoué dans mon entreprise sur Aïn-Madhi, et que je n'ai pu m'en ren-

(1) Ces présents, qui représentaient une valeur de 30.000 réaux (55.000 francs), étaient en argent, en vêtements, en esclaves et en chevaux.

dre maître. Puisque Tedjini désire ne pas me voir, il pourra s'enfermer chez lui s'il le juge à propos, ou bien, il évacuera la ville. Je lui laisse, dans ce cas, le choix de sa résidence. J'accorde la vie sauve aux habitants d'Aïn-Madhi, et leur permets de suivre Tedjini. Dès qu'il aura quitté le ksar, j'y ferai mon entrée à la tête de mes troupes. Enfin, s'il n'est pas encore las d'entendre parler la poudre, qu'il s'apprête ; mais dites-lui bien que je ne m'éloignerai pas d'ici tant que je n'aurai pas obtenu de lui satisfaction pleine et entière. »

Les conditions qu'imposait l'Émir à Tedjini n'étaient pas d'une dureté exorbitante ; on sentait qu'il avait hâte d'en finir. Tedjini accepta l'exil. « Je me retire, écrivit-il à Abd-el-Kader ; après mon départ, vous serez libre d'entrer dans le ksar. Je ne puis cependant opérer ma retraite immédiatement ; j'ai besoin de quelques jours pour régler mes affaires et donner à mes chameaux, qui me sont nécessaires pour le transport de mes bagages, le temps d'arriver de leurs pâturages de l'ouad Mzab. »

Abd-el-Kader, qui craignait que cette excuse dilatoire ne cachât de la part de Tedjini l'intention d'introduire des renforts dans la place, s'empressa de lui répondre : « Je ne saurais attendre tout ce temps. Faites-moi connaître le nombre de chameaux dont vous avez besoin. Surtout, hâtez votre départ. »

L'Émir fournit à Tedjini tous les moyens de transport qui lui étaient nécessaires pour lui et pour sa famille, et il y ajouta deux mulets et deux chevaux tout harnachés ; l'une des selles destinées à Tedjini était richement brodée d'or.

Au moment de partir, le méfiant marabout fit dire à l'Émir qu'il ne pouvait quitter son ksar qu'autant que les alentours en seraient laissés libres par la retraite de l'armée ennemie sur El-Beïdha, au nord du Djebel-el-Amour. Abd-el-Kader, qui y mettait beaucoup de complaisance, se rendit au désir de Tedjini, et porta, le 4 janvier 1839, son camp à Sidi-Bou-Zid, petit ksar situé à seize lieues au nord d'Aïn-Madhi. Tedjini, tout-à-fait rassuré, fit dès lors connaître à l'Émir qu'il avait choisi Laghouath pour résidence, et le sultan poussa la mansuétude et l'oubli des injures jusqu'à prescrire aussitôt aux Beni-Laghouath de préparer une maison pour y loger Tedjini et sa famille.

Tedjini, qui avait achevé de vider sa kasba de tout ce qui pouvait être enlevé, venait à peine de sortir, suivi du reste de sa population, par l'une des portes de son ksar, que l'Émir, à la tête de son goum, y entra par l'autre. Ces faits se passaient le 13 janvier 1839.

Les tribus et les gens des ksour furent invités à venir offrir leurs hommages au sultan dans la ville qu'il avait *conquise*. Là, en présence de ces populations, il fit démanteler le ksar qui lui avait si opiniâtrement résisté, et il livra à la dévastation les jardins que les travaux du siège avaient épargnés.

Cette œuvre de destruction durait depuis quatre jours, quand un des khalifas de l'Émir, le fils de Tofnich, vint lui annoncer que les Français prenaient des dispositions formidables en vue d'une guerre prochaine. A la nuit tombante, Abd-el-Kader, suivi de quelques cavaliers, quittait furtivement la maison de Tedjini où il s'était logé, et il se dirigeait en toute hâte vers le Tell où se préparaient de graves événements. Il rentra le 26 janvier à Takdimt, d'où il était parti le 26 mai 1838, c'est-à-dire après une absence de huit mois.

Nous nous sommes étendu à dessein sur les péripéties qui ont marqué les phases de cette curieuse opération de guerre. Ce long siège, qui menaçait de faire le pendant de celui de Troie, nous montre tout d'abord l'impuissance des moyens arabes dans l'attaque des places ; d'un autre côté, l'émir Abd-et-Kader s'y présente sous un jour qui, en mettant en relief son incroyable opiniâtreté, explique comment, pendant près de treize années, cet homme extraordinaire a pu soutenir la lutte contre nous.

Le chikh d'Aïn-Madhi ne rentra dans son ksar démantelé que quelques mois plus tard, après la défaite à Laghouath du khalifa de l'Émir, Sid Kaddour-ben-Abd-el-Baki-el-Basri. Nous avons dit plus haut la résolution d'El-Hadj-El-Arbi d'occuper Aïn-Madhi, afin d'enlever cette position à son ennemi Tedjini, et de donner de la force aux partisans qu'il comptait dans les autres ksour. Nous avons montré ce khalifa -- sans khalifalik -- de l'Émir battu entre Tadjmout et Aïn-Madhi par Tedjini, et Ahmed-ben-Salem, et forcé d'aller chercher un refuge derrière les murailles du premier de ces ksour. Cette affaire devait terminer l'existence

militante de Tedjini, et lui donner enfin ce repos et cette tranquillité vers lesquels le portaient et ses goûts et son obésité.

Vers la fin de 1840, c'est-à-dire vingt-deux mois après le démantèlement de son ksar, Tedjini entreprit d'en faire relever les murailles. Ce travail était terminé en 1844, et Aïn-Madhi, trop forte pour avoir à craindre une attaque arabe et trop faible pour avoir à redouter la nôtre, pouvait désormais, redevenant un lieu de prière et d'étude, jouir d'une paix que, depuis sa ondation, elle n'avait jamais beaucoup goûtée.

Nous étions en 1844, et nous venions, par cet esprit de curiosité et d'expansion particulier aux civilisés, de franchir les limites du Tell, et de nous engager dans ces plaines immenses que nos soldats voyaient se dérouler au pied du poste avancé de Boghar. Qu'y avait-il de l'autre côté de l'horizon ? On racontait bien de ce désert mille choses étranges ; on parlait de villes puissamment fortifiées et habitées par des populations féroce-ment belliqueuses ; mais tout cela était loin, bien loin ; et puis, d'ailleurs, il n'y avait pas de chemins connus pour s'y rendre ; il fallait s'abandonner aveuglément à la bonne foi d'un guide, d'un pilote plutôt, qui pouvait vous trahir et vous perdre en pleins steppes, ou mieux, en pleine mer. En outre, on n'y trouvait pas d'eau, si ce n'est celle de quelque mare qu'on appelle *r'dir* (trompeur, traître), ou celle de puits comblés par le sable, et qu'il faut péniblement déblayer pour en voir suinter goutte à goutte un liquide saumâtre et bourbeux. Ce n'est pas tout ; il fallait savoir où étaient ces mares et ces puits. En fait de bêtes de somme, le chameau seul pouvait y vivre, ajoutait-on, et cela parce qu'il ne boit que tous les quinze jours, à ce qu'on assurait. Si tout cela ne promettait pas aux explorateurs un bien-être plantureux, on ne pouvait nier qu'il n'y eût là l'attrait puissant de l'inconnu ; et puis le mot *désert* renfermait en lui la poésie du grandiose ; il rappelait des souvenirs, ceux de l'immortelle campagne d'Égypte, avec ses marches dans les sables, le mirage, les horizons infinis, les oasis de palmiers. Pour voir tout cela, on pouvait bien risquer un peu de misère, et ce n'était pas encore trop chèrement acheté.

A l'époque dont nous parlons, le gouvernement de l'Algérie

commençait déjà à comprendre que l'occupation, même poussée aux limites du Tell, était insuffisante ; il savait — vaguement, il est vrai — qu'il y avait éparses dans ces espaces de nombreuses populations qui, tributaires du Tell par le ventre, devaient nécessairement chercher à ne pas rester étrangères à ce qui s'y passait. C'était l'époque où l'on faisait dire aux Sahriens : « *Celui-là est notre père qui est le maître de notre mère, et notre mère est le Tell.* » Aujourd'hui, le proverbe est moins vrai, ainsi que nous le verrons plus loin. Le Gouvernement général voulait donc voir cela de près, et comparer avec la réalité les récits arabes, qu'on disait si exagérés.

Au commencement de 1844, une colonne de 1,500 hommes, aux ordres du général Marey, commandant la subdivision de Médéa, s'engageait résolûment dans ce qu'on appelait alors le *petit désert*, pénétrait dans le Djebel-Sahri, et atteignait le ksar Zakkar. Elle se trouvait du premier bond à cent lieues au sud d'Alger, et à cinquante de Boghar, son point de départ.

La hardiesse de cette course à tâtons dans l'inconnu pouvait bien certainement suffire à la gloire de cette petite colonne ; mais non, elle veut faire plus encore : se posant carrément en autorité, elle soumet les Oulad-Naïl et les organise ; les Arbaâch-Cheraga lui amènent leur *gada*, et elle donne l'investiture à trois de leurs kaïds ; Laghouath et les ksour de cette confédération lui envoient une députation avec des chevaux de soumission, et le chef de Laghouath, Ahmed-ben-Salem, veut tenir de la France le pouvoir que, depuis deux ou trois siècles, sa famille exerce d'une manière intermittente sur cette capitale du désert.

C'était là un résultat inespéré. Aussi, le général Marey résolut-il de mener jusqu'au bout une expédition qui s'annonçait si heureusement.

Aujourd'hui que nous savons notre Sahara par cœur, que nous y avons des routes impériales, des lignes électriques et des puits artésiens, nous ne nous figurons pas aisément ce qu'il a fallu à nos valeureux soldats de hardiesse, de témérité, d'abnégation, de confiance absolue en leurs chefs quand les Géry, les Renault, les Jusuf, les Cavaignac les conduisaient dans ces régions de la soif, qui étaient aussi celles de la faim, d'un soleil de feu, des

fatigues, de toutes les misères enfin. Il ne faut pas le méconnaître : ils eurent bien quelque mérite ceux de nos devanciers qui pénétrèrent les premiers dans ces mornes contrées où ils ne marchaient qu'à tâtons, steppes désolées où tout, jusqu'aux éléments, pouvait se transformer en ennemi, espaces aux horizons sans fin où la solitude même est une menace.

Mais revenons à Tedjini.

Le 21 avril 1844, la colonne du général Marey arrivait à Tadjmout, où l'attendaient Ahmed-ben-Salem — celui qui demandait l'investiture de la France — et les principaux chefs des ksour et des tribus des environs de Laghouath. Tedjini avait là ses représentants avec une lettre et sa *gada*. Il est évident que la soumission du chikh d'Aïn-Madhi eût été bien plus patente s'il se fût présenté de sa personne au général commandant la colonne expéditionnaire. Soit orgueil, soit qu'il ne reconnût d'autre puissance que celle de Dieu, Tedjini recevait volontiers la visite des grands de la terre ; mais fût-on bey, émir, sultan du Marok, souverain de Tunis, pacha de Tripoli, vice-roi d'Egypte, etc., Tedjini refusait obstinément de faire une démarche qu'il regardait, sans doute, comme un acte de vassalité.

Le général Marey, qui connaissait cette particularité, ne voulut point agir de violence avec un homme dont l'influence pouvait, en résumé, nous être avantageuse ; il se contenta donc de sa *gada*. Mais il voulut pourtant faire acte ostensible d'autorité en envoyant à Aïn-Madhi une députation qui avait en même temps pour mission la reconnaissance de la place.

Le 22 avril, douze officiers et quelques soldats français, le khalifa Ahmed-ben-Salem, les chefs des Arbaâ et 200 cavaliers de goum quittaient le bivouac de Tadjmout et se dirigeaient, sous la conduite du lieutenant-colonel de Saint-Arnaud, sur le ksar d'Aïn-Madhi, qui n'est distant que de 25 kilomètres du premier de ces ksour. Tedjini, que l'approche de la colonne avait fort effrayé, fut bientôt rassuré quand il vit que notre intention n'était point de l'attaquer. Le colonel de Saint-Arnaud et les officiers qui l'accompagnaient furent parfaitement accueillis ; ils purent même visiter le ksar dans le plus grand détail et se renseigner sur ce qu'il était utile qu'ils connussent.

L'attitude de Tedjini fut soumise, mais digne pourtant ; il fut surtout séduit par les façons franches et pleines d'aménité du lieutenant-colonel de Saint-Arnaud, et il paraissait étonné que, forts comme nous l'étions, le représentant de la France ne lui montrât que de la bienveillance et une extrême considération. C'était une vraie conquête que venait de faire le brillant colonel ; aussi, dès le lendemain, l'illustre marabout s'empressait-il de nous payer son impôt montant à 2,000 boudjou.

Dans la suite, Tedjini accueillit toujours avec la plus parfaite cordialité les officiers des colonnes qui, ayant à opérer dans le Sud, passaient à proximité de son ksar. Le 17 décembre 1852, le général Pelissier, reprenant le chemin de sa province après le glorieux assaut qui nous avait donné Laghouath, voulut, à son tour, visiter Aïn-Madhi : Tedjini l'y reçut avec tous les égards qui sont dus à un général victorieux.

C'était la dernière visite que devait recevoir le vénéré marabout ; car, dans les derniers jours de février 1853, Mohammed-Sr'ir-et-Tedjini s'éteignait, jeune encore, après vingt-six années d'un *règne* qui n'avait pas été sans agitation. Deux cadhis de Médéa, que le Gouvernement général avait chargés de lui amener Tedjini, ne trouvaient plus, à leur arrivée à Aïn-Madhi, que le cadavre de ce singulier marabout qui avait la spécialité de ne se soumettre que chez lui.

Tedjini laissait un fils, qui lui succédait, et deux filles qui furent épousées par des marabouts de la zaouïa de Temacin, succursale de l'ordre de Tedjini.

Rian-ben-El-Mecheri, qui, après avoir été le maçon de Tedjini, était devenu son *oukil*, son intendant, son confident, et qu'il avait désigné comme l'exécuteur de ses dernières volontés, prit la haute main sur les affaires temporelles du ksar d'Aïn-Madhi, dont il avait été nommé caïd ; il se chargeait, en même temps, de l'administration du spirituel en ce qui touchait aux choses de l'ordre religieux de Tedjini.

La solidité des murailles d'Aïn-Madhi, plus que suffisante pour résister à une entreprise arabe, avait pu faire craindre qu'il ne vint à l'idée d'un cherif quelconque ou d'un aventurier de s'y renfermer, comme venait de le faire Mohammed-ben-Ab-dAllah dans

dans celles de Laghouath, et de nous obliger à un siège qui, malgré la supériorité de nos moyens d'attaque, pourrait néanmoins nous coûter plus de monde que ne vaut cette bicoque. Aussi avait-il été décidé que les murailles d'Aïn-Madhi seraient réduites de façon à ne plus être un obstacle pour nous, tout en laissant pourtant à ce ksar les moyens de braver une agression tentée avec les ressources matérielles dont disposent les indigènes.

Une colonne aux ordres du colonel Durrieu, commandant la subdivision de Mâskara, quittait cette place à la fin de mars 1853 pour aller remplir cette mission. Un fort détachement de sapeurs du génie avait été adjoint à cette colonne. Mais, sur les observations du commandant supérieur de Laghouath, qui assurait qu'on pouvait compter sur la fidélité de Rian, et que nous n'avions aucun intérêt à raser les murailles d'Aïn-Madhi, on renonça à ce projet, et la colonne Durrieu prit la route de Géryville.

Du reste, la vénération que professent les Sahriens à l'égard des Tedjini et la force des murailles du ksar font d'Aïn-Madhi une sorte de terrain neutre autour duquel les fluctuations de la politique se font peu sentir. Aussi, les chefs des tribus voisines, les aghas du Djebel-el-Amour entre autres, sujets à être razés, font-ils volontiers le dépôt de leurs valeurs et de leurs richesses entre les mains du Tedjini régnant.

Nous l'avons dit plus haut, Tedjini, en mourant, laissait un fils, trop jeune sans doute pour qu'on pût lui confier l'administration spirituelle de l'ordre. Le fils de Sid Mohammed-es-Sr'ir fut placé sous la tutelle de Rian, en attendant sa majorité, ou le développement de son intelligence peut-être. Malheureusement, cet héritier des Tedjini vint à mourir en 1857 d'une piqûre de scorpion négligée. La famille de l'illustre chikh Sid Ahmed-et-Tedjini s'éteignait tout d'un coup, enterrant avec son dernier représentant les riches offrandes dont on bourrait les saints descendants du fondateur de l'ordre. Ce détail, qui n'avait pas échappé à Rian, le jeta dans un profond chagrin, et il se mit à chercher avec une pieuse ferveur les moyens de relever ses recettes, et de les empêcher surtout de prendre leur courant sur la zaouïa de Temacin, succursale de l'ordre dont les tendances

sont fort à surveiller. Qu'y avait-il à faire pour arriver à ce résultat ? C'était tout simple : trouver quelqu'un qu'on pût, sans trop d'in vraisemblance, faire passer pour un fils de Tedjini. Il faut dire que les gens d'Aïn-Madhi étaient tout aussi inconsolables que Rian d'une situation qui leur était presque aussi désagréable qu'à lui, et il est croyable qu'il n'eût pas fallu les prier bien longtemps pour leur faire prêter la main à quelque pieuse fraude ayant pour but de modifier ce pénible état de choses. Cette disposition des Madhines était encourageante pour Rian, et, de plus, elle ne lui déplaisait pas.

Or, le dieu unique, qui prête volontiers une oreille favorable aux prières des vrais musulmans, surtout quand à la foi ils ajoutent la sainteté du but, ne pouvait rester indifférent à la perplexité de Rian et au chagrin de ses administrés. Evidemment.

C. TRUMELET.

(A suivre.)

